Dostoïevski

Récits de la maison des morts

Traduction
par Pierre Pascal

Présentation
par Michel Cadot

INTERVIEW
Jérôme Ferrari, pourquoi aimez-vous Récits de la maison des morts ?

GF

Dostoïevski
Récits de la maison des morts

En 1849, Dostoïevski est condamné au bagne pour ses idées. Déporté au sud-ouest de la Sibérie, dans la forteresse d'Omsk, où il passe cinq ans, il y côtoie des criminels et des hommes du peuple, des voleurs aussi bien que des condamnés politiques. De cette expérience douloureuse, où l'impossibilité d'être seul rivalise en cruauté avec les sévices et le travail forcé, l'auteur tire les *Récits de la maison des morts*.

Dans ce roman largement autobiographique, qu'il fait passer pour des notes retrouvées chez un ancien forçat, Goriantchikov, Dostoïevski déploie une galerie de portraits où sont anticipés les personnages les plus marquants de ses œuvres majeures. Son humanisme et son sens de l'observation font de ces récits consacrés au système pénitentiaire du temps des tsars un témoignage de première importance sur l'expérience concentrationnaire.

Traduction par Pierre Pascal
Présentation, notes et chronologie par Michel Cadot
Bibliographie mise à jour par Victoire Feuillebois

Interview : « Jérôme Ferrari,
pourquoi aimez-vous *Récits de la maison des morts* ? »

Texte intégral

Illustration :
Virginie Berthemet
© Flammarion

GF
Flammarion

14-01

RÉCITS DE LA MAISON DES MORTS

Du même auteur
dans la même collection

CRIME ET CHÂTIMENT
L'ÉTERNEL MARI
L'IDIOT (2 VOL.)
LE JOUEUR
NOTES D'UN SOUTERRAIN

DOSTOÏEVSKI

RÉCITS DE LA MAISON DES MORTS

Traduction
par
Pierre PASCAL

Préface et chronologie
par
Michel CADOT

Bibliographie mise à jour en 2014
par
Victoire FEUILLEBOIS

GF Flammarion

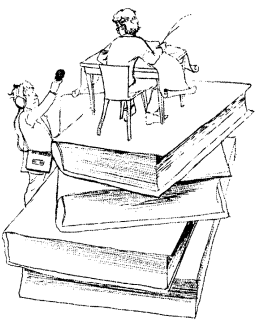
Avec le soutien du

www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, Paris, 1980 ;
édition mise à jour et augmentée en 2014.
ISBN : 978-2-0813-0647-9

INTERVIEW

« Jérôme Ferrari, pourquoi aimez-vous *Récits de la maison des morts* ? »



Parce que la littérature d'aujourd'hui se nourrit de celle d'hier, la GF a interrogé des écrivains contemporains sur leur « classique » préféré. À travers l'évocation intime de leurs souvenirs et de leur expérience de lecture, ils nous font partager leur amour des lettres, et nous laissent entrevoir ce que la littérature leur a apporté. Ce qu'elle peut apporter à chacun de nous, au quotidien.

Né en 1968, Jérôme Ferrari est professeur de philosophie et écrivain. Il est notamment l'auteur de cinq romans parus chez Actes Sud : Dans le secret *(2007),* Balco Atlantico *(2008),* Un dieu un animal *(2009),* Où j'ai laissé mon âme *(2010) et* Le Sermon sur la chute de Rome *(prix Goncourt 2012). Il a accepté de nous parler des* Récits de la maison des morts, *et nous l'en remercions.*

Quand avez-vous lu ce livre pour la première fois ? Racontez-nous les circonstances de cette lecture.

En décembre 1993, à presque vingt-cinq ans, j'ai été appelé au service militaire. Je m'étais comporté comme si ça ne devait jamais arriver, en me contentant d'enchaîner les demandes de sursis, et je me retrouvais donc, incrédule et désespéré, entouré de garçons bien plus jeunes que moi, dans un camp de cavalerie perdu en pleine campagne, près de Cassis. J'y ai passé quatre mois avant de réussir à me faire muter en Corse. Nous passions un temps infini à faire des corvées et des manœuvres dont le sens m'échappe encore aujourd'hui, et pourtant je n'ai jamais autant lu que pendant ces quatre mois. Les livres que mon père m'envoyait étaient ma seule source de joie, mais une joie telle que je ne l'ai jamais oubliée. J'ai fait connaissance avec la littérature russe. *Guerre et paix* de Tolstoï. Et tous les romans de Dostoïevski. J'ai lu les *Récits de la maison des morts* tout de suite après *Crime et châtiment.*

Votre « coup de foudre » a-t-il eu lieu dès le début du livre ou après ?

Ce qui se passe avec Dostoïevski n'a rien d'un coup de foudre, en vérité. Dans ses textes, rien ne brille d'abord. Le récit avance lentement, avec un souci du détail presque maniaque, la phrase même, quelles que soient les traductions, se replie, bifurque brusquement, puis fait retour sur elle-même pour une précision ou une nuance qui en modifient parfois totalement le sens, comme si elle était traversée par la conviction que ce qu'elle cherche à dire est, au fond, indicible. Et cette conviction est précisément incompatible avec l'élégance. Le style littéraire de Dostoïevski, qui tranche si fortement avec celui qu'il emploie par exemple dans ses lettres, n'est pas élégant. Il est bien au-delà de l'élégance. Et ce qu'il provoque n'est pas un coup de foudre, c'est une fascination, une fascination qui ne cesse pas.

Relisez-vous ce livre parfois ? À quelle occasion ?

Je n'ai relu les *Récits de la maison des morts* que pour répondre à vos questions. Vingt ans ont passé et je les ai trouvés encore plus extraordinaires qu'à ma première lecture.

Est-ce que cette œuvre a marqué vos livres ou votre vie ?

Oui. Mes livres et ma vie. Je ne crois pas que Dostoïevski soit un psychologue au sens moderne du terme. Un connaisseur de l'âme, et l'un des plus profonds, sans aucun doute. Mais l'âme n'est pas une notion psychologique. Je n'ai jamais oublié cette faculté de donner un éclairage mystique à des scènes apparemment triviales, sans aucune volonté cosmétique mais pour en faire, au contraire, apparaître la vérité. Il y a là une esthétique dans laquelle je me reconnais absolument et dont j'ignorais tout avant ma lecture de Dostoïevski. J'ai appris ce que l'écriture rendait possible et qu'on ne peut apprendre qu'au contact des grands textes. Et c'est au retour du service militaire, en octobre 1994, que j'ai écrit ma première nouvelle.

Quelles sont vos scènes préférées ?

Je crois que la scène du bain est la plus connue et la plus commentée, et elle est effectivement hallucinante. Mais il y a aussi beaucoup d'humour dans les *Récits de la maison des morts*. J'avoue avoir un faible pour les scènes d'ivresse qui abondent dans la littérature russe et j'aime donc beaucoup le chapitre sur la fête de Noël, notamment le passage où un dénommé Varlamov, affreusement saoul, est suivi par un autre bagnard tout aussi ivre que lui, Boulkine, qui semble s'être donné pour mission de rendre publique l'infamie de son compagnon en le traitant de menteur à chaque fois qu'il ouvre la bouche. Le contraste entre l'indignation absurde et désespérée de

Boulkine, beuglant des « il ment ! » toujours plus pathétiques, et l'ivrognerie impassible de Varlamov, qui discute et joue de la balalaïka en ignorant superbement son tourmenteur, est vraiment réjouissant. Je voudrais aussi citer l'histoire du mari d'Acyline, qu'on peut presque considérer comme une nouvelle isolée. C'est un récit poignant, d'une simplicité quasi impitoyable.

Y a-t-il selon vous des passages « ratés » ?

Il m'est impossible d'isoler dans un texte que j'aime des passages ratés. Je ne parviens même pas à concevoir précisément ce que cela peut signifier. Un roman peut être raté, bien sûr, mais alors il l'est globalement. S'il ne l'est pas, *a fortiori* si c'est un grand texte, il impose son autorité, de manière arbitraire, indiscutable et totale. On pourrait supposer par exemple que *Guerre et paix* aurait gagné en efficacité dramaturgique si Tolstoï s'était abstenu de truffer son roman de longues digressions philosophico-historiques sans aucun rapport avec le destin des personnages. Mais c'est évidemment un contresens qui équivaut à récuser entièrement le projet littéraire de Tolstoï. On pourrait également juger que le chapitre d'introduction des *Récits de la maison des morts* présente le personnage de Goriantchikov de manière assez maladroite et inutile (c'est du reste ce que j'avais pensé à ma première lecture), mais c'est encore un contresens : toute la suite des *Récits* donne un terrible éclairage rétrospectif à ce chapitre. Peut-être y a-t-il une mystérieuse parenté entre l'équilibre d'un livre et celui d'un visage humain : prétendre en retrancher ce qui est « raté » aboutit le plus souvent au seul résultat dont la chirurgie esthétique peut légitimement se prévaloir – c'est-à-dire à un massacre.

Cette œuvre reste-t-elle pour vous, par certains aspects, obscure ou mystérieuse ?

Elle doit le rester, car elle ne traite, me semble-t-il, que de cela : d'obscurité et de mystère. L'expérience que

vit Goriantchikov – et dont on peut supposer qu'elle répète celle de Dostoïevski lui-même – n'est pas seulement celle de l'enfermement mais aussi, et peut-être surtout, celle de l'immersion au sein d'un peuple qu'il ne connaissait que de manière théorique et qu'il ne parviendra jamais à comprendre tout à fait. Les efforts qu'il fait pour s'en rapprocher sont vains, maladroits, presque blessants, comme le lui rappelle cette remarque aussi candide que cruelle de Petrov : « Est-ce que vous et nous, on est camarades ? » Goriantchikov n'appartient pas au peuple et ne s'en rapprochera jamais, c'est un fait qui n'a rien à voir avec sa bonne volonté ; il est définitivement autre, prisonnier d'une essence que ni les chaînes, ni le crâne rasé, ni les innombrables nuits passées dans la puanteur commune ne pourront jamais altérer. Il est condamné à demeurer dans la position du spectateur, un spectateur qui apprend cependant énormément de choses dont il n'aurait pas soupçonné l'existence sans le bagne. Les hommes qu'il côtoie sont traversés par des forces immenses, complexes, contradictoires ; ils oscillent constamment entre la bestialité la plus féroce et ce qui ressemble, sous la plume de Dostoïevski, à une forme de sainteté ; ils vous réconfortent et vous volent avec la même candeur, la même sincérité ; ce sont des monstres, ce sont des innocents. Il ne s'agit pas de rationaliser leur comportement, mais de le saisir dans toute la profondeur contradictoire de son mystère. Je crois que c'est cela que Dostoïevski ne cesse de répéter dans l'ensemble de ses œuvres ultérieures dont la beauté et l'élévation doivent beaucoup – c'est un lieu commun de le dire – à la souffrance de ces années en Sibérie. Et c'est aussi cela, bien plus profondément que les références au christianisme, qui en fait un écrivain mystique.

Quelle est pour vous la phrase ou la formule « culte » de cette œuvre ?

« Déjà alors, je pressentais à quel monstrueux degré la vie est enracinée dans l'homme. » Cette phrase pourrait

servir d'exergue à toute la littérature des camps. Il y a une pensée terrifiante, que Chalamov ne cesse de répéter dans les *Récits de la Kolyma* : l'homme n'est pas l'animal raisonnable ou politique, il n'est pas l'être du langage ou de la conscience, il est l'animal qui *survit*, sans raison, sans conscience, sans dire un mot, monstrueusement, là où tous les animaux meurent. Cette pensée est manifestement déjà présente chez Dostoïevski.

Si vous deviez présenter ce livre à un adolescent d'aujourd'hui, que lui diriez-vous ?

C'est l'histoire d'un homme qui s'initie douloureusement à la connaissance du monde, et le lecteur qui l'accompagne fait, de manière infiniment plus confortable, la même expérience que lui.

*
* *

Avez-vous un personnage « fétiche » dans cette œuvre ? Qu'est-ce qui vous frappe, séduit (ou déplaît) chez lui ?

S'il faut choisir, j'en citerai deux : Ali, le jeune Tatar du Daghestan, et Acyline. Ce sont les deux seuls personnages qui sont constamment et totalement innocents. Acyline est battue par ses parents, sur la base de ragots, puis par son mari, qui finit par la tuer. Sa vie entière est un calvaire, un long supplice entrecoupé de quelques moments de sursis qui en accentuent encore la cruauté. Elle ne dit pas un mot. Elle n'existe que par sa souffrance et sa mort. Elle est réellement la figure de l'Agneau sacrifié et elle est inoubliable. Ali est un personnage dont la simplicité rappelle celle du prince Mychkine. Quand il le décrit, Dostoïevski fait preuve de ce qui est pour moi la qualité essentielle d'un écrivain : une immense, une inépuisable compassion qui ne prend jamais le risque de la niaiserie.

Ce personnage commet-il selon vous des erreurs au cours de sa vie de personnage ?

Les personnages des *Récits de la maison des morts* ne sont pas dans une situation où il est possible de commettre des erreurs : leur vie ne leur appartient pas. S'ils ont pu commettre des erreurs dans le passé, c'est un luxe que le bagne ne leur permet plus. Quant à Acyline, à sa manière, elle n'a elle aussi jamais vécu qu'au bagne. Sa seule erreur est d'être née.

Quel conseil lui donneriez-vous si vous le rencontriez ?

En ce qui concerne Ali, je laisserai Dostoïevski répondre à ma place : « Il y a des caractères que la nature a faits, si beaux, que Dieu a tellement comblés, que la seule pensée qu'ils pourraient un jour changer en mal vous paraît impossible. Pour eux, vous êtes toujours tranquilles. » Voilà qui rend les conseils superflus une fois pour toutes !

Si vous deviez récrire l'histoire de ce personnage aujourd'hui, que lui arriverait-il ?

L'hypothèse de récrire l'histoire d'un personnage de Dostoïevski me paraît grotesque et même blasphématoire : je ne veux même pas y penser !

*
* *

Le mot de la fin ?

Schopenhauer affirme que l'art est un mode de connaissance et qu'il a donc constamment affaire à la vérité. Les conceptions légitimes que l'on peut se faire de l'art, et de la littérature en particulier, sont évidemment en nombre indéfini, et je ne doute pas qu'on puisse

citer un grand roman qui démente Schopenhauer. Mais je sais que, si ce roman existe, il n'aura pas été écrit par Dostoïevski. Car il fait constamment œuvre de connaissance et de vérité. Mais la connaissance est tout autre chose qu'un simple exercice intellectuel, elle n'est pas coupée de la vie des affects – la compassion, la douleur, la joie –, et si elle l'était elle ne serait plus une connaissance. C'est Dostoïevski qui m'a appris cela, non loin de Cassis, alors que j'avais vingt-cinq ans et que j'avais achevé mes études de philosophie ; il m'a appris que les romans pouvaient dire ce qu'il y a dans l'homme, même imparfaitement – car l'homme est trop vaste, et même le romancier qui en a pris la mesure comme jamais on ne l'avait fait avant lui a dû se résigner à le rétrécir.

CHRONOLOGIE

Cette chronologie condense les données fournies par Jacques Catteau dans le n° spécial Dostoïevski de L'Herne, *1973, reprises et corrigées dans le* Magazine littéraire, *n° 134, mars 1978. Les dates sont données selon l'ancien calendrier russe, en retard au XIX^e siècle de 12 jours sur le calendrier grégorien.*

1821 (30 octobre-11 novembre) : Naissance de Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski à l'Hôpital Marie de Moscou, où son père, originaire de Podolie, exerce en qualité de médecin. Sa mère, née Netchaïeva, est d'une famille de marchands moscovites. — 1821 voit naître aussi Baudelaire et Flaubert.

1833 : Fiodor et son frère Mikhaïl demi-pensionnaires chez le Français russifié Drachoussov (anagramme de Souchard + ov, le Touchard de l'*Adolescent*).

1837 : Mort de la mère de Dostoïevski. Mort de Pouchkine, son poète préféré. Départ pour Saint-Pétersbourg.

1838 : Fiodor entre à l'Ecole du Génie (ancien Palais Michel) de Pétersbourg. Lecture assidue des grands écrivains européens.

1839 : Le docteur Dostoïevski est trouvé mort près de sa maison de campagne, à Darovoïé. On soupçonne une vengeance de serfs, mais l'enquête aboutit à un non-lieu, tenu pour fondé par la critique la plus récente.

1841 : Dostoïevski compose deux drames, sans doute inachevés, et aujourd'hui perdus, *Marie Stuart* et *Boris Godounov*.

1842 (août) : Dostoïevski est nommé sous-lieutenant.

1843 : Affecté à la Direction du Génie (service des Plans). Dilapide sa part d'héritage, recourt à l'usure. Traduction d'*Eugénie Grandet*.

1844 : Commence *Les Pauvres Gens*, traduit *La Dernière Aldini* de G. Sand, voudrait traduire *Mathilde* d'Eugène Sue. Prend sa retraite.

1845 : *Les Pauvres Gens* sont lus en manuscrit avec enthousiasme par Grigorovitch, Nékrassov, Biélinski. Dostoïevski rencontre Tourguéniev. Il commence *Le Double*.

1846 (15 janvier) : *Les Pauvres Gens* paraissent dans le *Recueil pétersbourgeois*.
(1er février) : *Le Double* paraît dans les *Annales de la Patrie*.
(printemps) : Rencontre de M. Boutachévitch-Pétrachevski.
(octobre) : Rencontre de Herzen.
Dostoïevski, en froid avec Biélinski, Nékrassov et Tourguéniev, s'installe avec d'autres amis en « association » dans un appartement de l'île Vassili.

1847 : Brouille avec Biélinski pour des raisons littéraires et religieuses.
(mars) : Dostoïevski se rend aux « vendredis » de Pétrachevski et puise dans sa bibliothèque très riche en socialistes « utopiques ».
(octobre-décembre) : *La Logeuse* paraît dans les *Annales de la Patrie*.

1848 (janvier-avril) : *La Femme d'un autre*, *Un cœur faible*, *Les Récits d'un vieux routier* paraissent dans les *Annales de la Patrie*.
(28 mai) : Mort de Biélinski.
(septembre) : *Un arbre de Noël et un mariage* dans les *Annales de la Patrie*.
(décembre) : *Les Nuits blanches*, *Le Mari jaloux*, *Un événement peu ordinaire* dans les *Annales de la Patrie*.
Dostoïevski se lie avec N. A. Spechniov, « son Méphistophélès », beau, riche, mystérieux et révolutionnaire.

1849 (janvier-février) : *Niétotchka Niezvanova* (1re et 2e partie) dans les *Annales de la Patrie*.
Dostoïevski continue de fréquenter les « vendredis » de Pétrachevski où il se prononce pour des réformes

(presse, servage, justice). Il fréquente en même temps le cercle plus radical de Dourov, qui envisage une imprimerie clandestine.
(15 avril) : Dostoïevski fait lecture chez Pétrachevski de la lettre de Biélinski critiquant violemment l'évolution de Gogol.
(23 avril) : Sur dénonciation d'Antonelli, membre du cercle de Pétrachevski et agent de la police secrète, Dostoïevski est arrêté à 5 heures du matin et incarcéré au ravelin Alexis de la forteresse Pierre et Paul.
(fin avril) : La 3e partie de *Niétotchka Niezvanova* paraît sans signature.
(6 mai) : Dostoïevski rédige une « explication » manuscrite pour les enquêteurs de la IIIe section, publiée en russe en 1936 et en français en 1973 dans le cahier Dostoïevski de *L'Herne*. Entre les séances, il écrit *Un petit héros*.
(30 septembre-16 novembre) : Procès des 34 Pétrachevtsy, dont F. M. Dostoïevski. Il est condamné à mort avec 20 autres accusés.
(19 novembre) : L'arrêt concernant Dostoïevski est modifié par Nicolas Ier : « A quatre ans puis simple soldat ».
(22 décembre), 7 heures du matin : Les condamnés, qui ignorent les commutations de peines décidées par l'Empereur, sont conduits sur la place Sémionovski de Saint-Pétersbourg où tout est prêt pour leur exécution. Au dernier moment on leur lit l'arrêt de grâce selon la procédure prescrite par le code pénal de 1845.
(24 décembre) : Dostoïevski, Dourov et le Polonais Jastrzembski s'en vont fers aux pieds, en traîneau pour Tobolsk.

1850 (23 janvier) : Arrivée de Dostoïevski à Omsk. A Tobolsk, il a déjà rencontré des bagnards. Trois femmes de Décembristes lui ont remis un Evangile avec quelques roubles cachés dans la reliure. A Omsk, difficultés avec les prisonniers politiques polonais et les condamnés de droit commun russes.
Premier constat officiel de l'épilepsie dont Dostoïevski a peut-être déjà souffert avant la déportation.

1850-1853 : Dostoïevski note des expressions propres aux bagnards dans le Cahier sibérien, publié en français par P. Pascal, *L'Herne* (1973).

1854 (mi-février) : Dostoïevski sort du bagne et devient

soldat au 7e bataillon de frontaliers à Sémipalatinsk. Il se remet avidement à lire.
(22 février) : Première lettre à son frère Mikhaïl où il décrit longuement la vie au bagne.
(fin février) : Lettre à N. D. Fonvizina sur sa foi dans le Christ.
Premières esquisses des *Récits de la maison des morts*.

1855 : Tourments amoureux à cause de Marie Issaïéva. Précieuse amitié et soutien du baron A. E. Vranguel, plus tard auteur d'intéressants souvenirs sur l'écrivain pendant les années 1854-1856. Mort de Nicolas Ier.
(novembre) : Dostoïevski est nommé sous-officier.

1856 (août) : Amnistie prononcée par le nouvel empereur Alexandre II en faveur des condamnés politiques.

1857 (6 février) : Dostoïevski épouse Marie Issaïéva à Kouznetsk.
(17 avril) : Dostoïevski est rétabli dans ses droits nobiliaires.
(août) : *Un petit héros*, écrit en 1849, paraît dans les *Annales de la Patrie*.

1858 (janvier) : Dostoïevski demande sa retraite et l'autorisation de résider à Moscou.

1859 (mars) : Retraite accordée, mais résidence fixée à Tver.
(2 juillet) : Dostoïevski et sa femme quittent Sémipalatinsk pour l'Europe.
(19 août) : Arrivée à Tver.
(9 octobre) : Lettre à son frère Mikhaïl attestant un travail intense sur les *Mémoires d'un bagnard*, futurs *Récits de la maison des morts*.
Le *Bourg de Stépantchikovo et ses habitants* dans les *Annales de la Patrie*.
(mi-décembre) : Dostoïevski est de retour à Saint-Pétersbourg après dix ans.

1860 (1er septembre) : Début des *Récits de la maison des morts* dans le *Monde russe*. Dostoïevski reçoit 250 roubles par feuille, rémunération importante pour l'époque.

1861 (janvier) : Suite de la *Maison des morts*, début d'*Humiliés et Offensés*.
(avril) : Reprise des premiers chapitres de la *Maison des morts* dans la nouvelle revue des frères Dostoïevski, *Le Temps*.

(juillet) : Fin d'*Humiliés et Offensés*, bientôt publiés en deux volumes.
(fin de l'année) : Fin de la 1re partie de la *Maison des morts* dans *Le Temps*.

1862 : La 2e partie de la *Maison des Morts* dans *Le Temps*. Publication en deux volumes chez Bazounov (voir lettre à celui-ci du 6 juin 1862).
Premier voyage de Dostoïevski en Europe occidentale.

1863 : Les *Notes d'hiver sur des impressions d'été* dans *Le Temps*.
(août) : Deuxième voyage en Europe avec A. Souslova. Pertes à la roulette.

1864 : Les *Notes écrites dans un souterrain* paraissent dans *L'Epoque*, nouvelle revue publiée par les frères Dostoïevski.
(14 avril) : Mort de Marie Dmitrievna, femme de Dostoïevski, phtisique.
Polémique entre *L'Epoque* et *Le Contemporain*, entre Dostoïevski et Saltykov-Chtchédrine.
(10 juillet) : Mort de Mikhaïl Dostoïevski, frère et collaborateur de l'écrivain

1865 : Troisième voyage de Dostoïevski en Europe, avec A. Souslova, qui refuse de l'épouser. Préparation de *Crime et Châtiment*. Nouvelle édition des *Récits de la maison des morts* au tome I des *Œuvres complètes*.

1866 : *Crime et Châtiment*. *Le Joueur*.

1867 (15 février) : Dostoïevski épouse Anna Grigorievna Snitkina.
(14 avril) : Dostoïevski et sa femme quittent la Russie pour plus de quatre ans.

1868 : Séjour en Suisse. Travail sur *L'Idiot*. Début de la publication.
(septembre) : Séjour en Italie.

1869 (février) : Fin de la publication de *L'Idiot* dans *Le Messager russe*.
(août) : Installation à Dresde. Projet de roman : *L'Athéisme*.
(14 septembre) : Naissance de Lioubov (Aimée) Dostoïevskaïa, qui laissera des souvenirs à utiliser avec précaution sur son père.

1870 (janvier-février) : *L'Eternel Mari* paraît dans *L'Aurore*.

Travail sur *Les Démons* et sur le projet *La Vie d'un grand pécheur.*

1871 (mars-mai) : Dostoïevski est frappé par la Commune de Paris qui lui paraît l'aboutissement monstrueux de l'utopie.
Publication des 1re et 2e parties des *Démons* dans *Le Messager russe.*
(8 juillet) : Retour des Dostoïevski à Saint-Pétersbourg. L'écrivain a brûlé avant la frontière les manuscrits de *L'Eternel Mari* et de *L'Idiot.*

1872 : Dostoïevski fait sa rentrée dans les milieux conservateurs de Saint-Pétersbourg.
Le Messager russe refuse de publier la confession de Stavroguine : ce texte restera inédit jusqu'à la Révolution russe. La 3e partie des *Démons* paraît dans *Le Messager russe* à la fin de l'année.

1873 (janvier) : Anna Dostoïevskaïa fait paraître *Les Démons* en trois volumes à compte d'auteur.
Dostoïevski, nommé rédacteur en chef du *Citoyen,* y commence la publication du *Journal d'un écrivain.*

1874 (mars) : Dostoïevski renonce à ses fonctions au *Citoyen.*
(avril) : Dostoïevski renoue avec Nékrassov et s'engage à publier son prochain roman dans sa revue « progressiste » les *Annales de la Patrie.*
(juin-juillet) : Séjour à Ems, travail sur *L'Adolescent.*
(août-décembre) : Travail en famille à Staraïa Roussa. Crises d'épilepsie.

1875 : Rédaction et publication de *L'Adolescent.*
(décembre) : Nouvelle édition des *Récits de la maison des morts* en deux volumes.

1876-77 : *Journal d'un écrivain,* édité par Dostoïevski avec l'aide de sa femme.

1878 (18 avril) : Lettre aux étudiants de Moscou.
Dostoïevski laisse le *Journal d'un écrivain* et commence les *Karamazov.*
Rédaction des livres I et II, publiés en décembre dans *Le Messager russe.*

1879 : Suite de la rédaction et de la publication des *Frères Karamazov* (livres III à IX).
(juin) : Dostoïevski est élu membre d'honneur du Comité International de Littérature réuni à Londres.

1880 (17 janvier) : Dostoïevski rencontre le jeune diplomate E. M. de Vogüé.
(8 juin) : Discours de Dostoïevski sur Pouchkine à Moscou.
(12 août) : Publication d'un numéro spécial du *Journal d'un écrivain* avec le discours sur Pouchkine.
(décembre) : Fin de la publication des *Frères Karamazov* dans *Le Messager russe* et édition séparée.
(8 décembre) : Le Tsarévitch, futur Alexandre III, reçoit Dostoïevski.

1881 (janvier) : Dostoïevski prépare le *Journal d'un écrivain* pour 1881.
(28 janvier, 8h 30 du soir) : Mort de Dostoïevski.
(31 janvier-1er février) : Funérailles grandioses. Dostoïevski est inhumé à la Laure de Saint-Alexandre-Nevski, à côté du poète Joukovski. Trois discours : un de ses voisins d'échafaud, Palm; un vieil ami, le peintre Apollon Maïkov, et le philosophe Vladimir Soloviov.

1918 : Mort en Crimée d'Anna Dostoïevskaïa, qui a classé et conservé avec piété et intelligence les papiers de son mari.

PRÉFACE

Arrêté le 23 avril 1849 à Saint-Pétersbourg, condamné à mort le 16 novembre, Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski, à l'aube du 22 décembre, face au peloton d'exécution, pensait vivre ses derniers instants, lorsque lecture fut faite de l'arrêt de grâce l'envoyant, ainsi que ses compagnons, aux travaux forcés dans une forteresse de Sibérie. L'empereur Nicolas Ier réprimait ainsi, après l'insurrection manquée de décembre 1825, et pour décourager les imitateurs russes des révolutions européennes de 1848, l'activité jugée subversive du groupe qui, autour de Pétrachevski [1], s'intéressait aux théories des socialistes « utopiques » et des communistes, Saint-Simon, Fourier, Leroux, Considerant, Cabet, et se proposait de faire avancer la Russie sur la voie du progrès occidental grâce à la liberté de la presse, à l'émancipation des paysans, à la réforme des institutions judiciaires.

Agé de vingt-huit ans lors de son arrestation, Dostoïevski était déjà un écrivain connu en Russie. En 1846, ses *Pauvres Gens* avaient suscité l'enthousiasme du public et de la critique [2]; si aucune de ses œuvres suivantes, publiées dans diverses revues, notamment *Le Double*, *Monsieur Prokhartchine*, *La Logeuse*, *Un cœur faible*, *Les*

1. Sur ce groupe et la participation de Dostoïevski, voir surtout Jean DROUILLY, *La Pensée politique et religieuse de Dostoïevski*, Paris, 1971, p. 59-138; pour les liens avec l'ensemble de la pensée politique russe de l'époque, le remarquable livre de Franco VENTURI, *Les Intellectuels, le peuple et la révolution. Histoire du populisme russe au XIXe siècle*. Paris, 1972, 2 vol. Sur les Pétrachevtsy, t. I, p. 222-237. Dostoïevski est lui-même revenu sur le groupe, *Journal d'un écrivain*, janvier 1877, Paris, Bibl. de la Pléiade, 1972, p. 865-869.

2. Sur ces premières étapes de la carrière littéraire de Dostoïevski, voir son propre témoignage dans *Journal d'un écrivain*, janvier 1877, p. 871-876 et novembre 1877, p. 1244-1246.

Nuits blanches, *Niétotchka Niezvanova*, n'avait connu le même triomphe, la notoriété du jeune écrivain s'en était trouvée cependant confirmée. En prison, Dostoïevski écrivit encore *Un petit héros*. Mais du 23 janvier 1850, jour de son arrivée à Omsk, à la mi-février 1854, époque à laquelle il quitte la forteresse pour devenir soldat à Sémipalatinsk, l'écrivain ne peut plus rien publier, ne reçoit presque aucun livre, et peut tout juste griffonner quelques feuillets, appelés « carnet sibérien[3] », qu'il remplit d'expressions pittoresques, de couplets et de proverbes entendus au bagne, et dont les deux cinquièmes trouveront place dans les *Récits de la maison des morts*.

La rédaction proprement dite de ces souvenirs n'est pas attestée avant la lettre à A. N. Maïkov du 18 janvier 1856 : « Dans les heures où je n'ai rien à faire, je mets par écrit les souvenirs de ma vie au bagne, les choses les plus curieuses. Du reste il y aura peu d'éléments purement personnels. Si j'achève, et qu'une occasion *très favorable* se présente, je vous en enverrai un exemplaire, écrit de ma main, en souvenir de moi. » A cette époque, Dostoïevski ne pensait visiblement encore à aucune publication. L'amnistie d'août 1856 en faveur des déportés politiques l'encouragea certainement à continuer le travail : mais si en 1857 P. P. Semionov Tian-Chanski l'entendit à Barnaoul lire d'abord quelques pages, et raconter ce qui n'était pas encore rédigé, Dostoïevski préféra renouer avec sa carrière littéraire antérieure en écrivant *Le Rêve de l'oncle* et *Le Bourg de Stépantchikovo et ses habitants*. Ce n'est qu'à l'automne de 1859, après le départ de Sémipalatinsk, lors du séjour à Tver qui précède de quelques mois le retour tant espéré à Saint-Pétersbourg, que Dostoïevski se remet aux *Mémoires d'un bagnard*, premier titre envisagé pour le futur ouvrage. Une lettre de l'écrivain à son frère Michel, datée de Tver, 9 octobre 1859, nous renseigne sur l'avancement du projet : « Ces *Récits de la maison des morts* existent à présent dans ma tête sous forme d'un plan complet et précis. Ça fera un petit livre de 6 ou 7 feuilles d'imprimerie. J'en garantis l'intérêt : il sera capitalissime [...]. Au 1er décembre je finis; censure en décembre; impression en janvier; mise en vente encore en janvier. » Comme souvent en pareil

3. Déchiffré et publié en U.R.S.S. en 1936, traduit et commenté en français par Pierre PASCAL, *Dostoïevski*, L'Herne, 1973, p. 46-58.

cas, Dostoïevski sous-estime le temps nécessaire à l'achèvement du livre : absorbé par la réinstallation à Saint-Pétersbourg, il ne se remet aux *Récits* que l'année suivante. Enfin, le 1er septembre 1860 paraissent dans la revue le *Monde russe* de Stellovski l'introduction et le premier chapitre. A la lecture de ces textes et des chapitres suivants, le baron Medem, président du comité de censure de Pétersbourg, émit la crainte que « des personnes, moralement non développées, et retenues de commettre des crimes uniquement par la rigueur des châtiments », ne puissent retirer des *Récits* une représentation erronée de la faiblesse « des châtiments prescrits par la loi à l'égard des crimes les plus graves ». Intéressant reproche! Le comité de censure associait l'effet de dissuasion recherché au réalisme des peintures de supplices.

La suite des *Récits* put néanmoins paraître dans le *Monde russe* de janvier 1861 (introduction et chapitres I à IV). Dostoïevski réimprima en avril dans sa propre revue, *Le Temps*, ces premiers chapitres qu'il compléta à la fin de l'année par les chapitres V à XI. La deuxième partie parut dans *Le Temps* de janvier à mai 1862; la censure retarda la publication du chapitre 8 consacré aux Polonais *(Les Camarades)* jusqu'en décembre. Les deux parties des *Souvenirs* furent publiées en deux volumes par l'éditeur A. F. Bazounov en 1862; du vivant de Dostoïevski, les *Récits* furent encore édités en 1865 et 1875. La meilleure édition russe est actuellement celle de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., au tome IV des *Œuvres complètes*, paru à Leningrad en 1972 sous la direction de F. Ia. Priima. Les documents et les commentaires qui l'accompagnent ont été largement utilisés dans la présente édition française.

Depuis le XVIe siècle, l'histoire de la Sibérie est intimement liée à celle de la déportation, peine appliquée d'une manière continue par les souverains russes à l'égard des criminels, des conspirateurs, et souvent même des prisonniers de guerre. La suppression officielle de la peine de mort depuis le règne d'Elisabeth Pétrovna (1741-1761) a permis un peuplement continu des régions les plus lointaines et les plus inhospitalières. A l'issue de leur temps de *katorga*, terme qu'on traduit approximativement par *bagne*, les condamnés que nous appelons « de droit commun » changeaient de statut, devenaient des colons assignés à résidence et soumis à une stricte surveillance policière, en général pour le reste de leur vie.

Quant aux prisonniers de guerre, amenés par vagues successives, Suédois de Charles XII, Français de la Grande Armée, Polonais combattants de 1830-1831, montagnards musulmans du Caucase, ils étaient mêlés systématiquement aux criminels ordinaires, de la même façon que les vieux-croyants irréductibles, les Décembristes et les Pétrachevtsy. Ce système, vieux comme la présence russe en Sibérie, n'a jamais cessé de fonctionner jusqu'à nos jours. Les travaux forcés, que le russe appelle « travaux de *katorga* », s'effectuaient, selon la catégorie du condamné, et par ordre de sévérité décroissante, aux mines (notamment à Nertchinsk, en Transbaïkalie), en forteresse (Omsk, dans le cas de Dostoïevski), ou en usine *(zavod)* [4]. L'amnistie était le seul espoir de retour en Europe : aucun Décembriste ne quitta la Sibérie jusqu'en 1856, après trente ans de déportation. Tel était le cadre général de la répression pénale en Russie au temps de Dostoïevski. Il convient d'ajouter que la suppression de la peine de mort n'avait nullement empêché la pendaison de cinq Décembristes en 1826, que le tribunal avait d'abord condamnés à l'écartèlement, et surtout que les terribles châtiments corporels couramment associés à la déportation entraînaient, par un « accident » trop fréquent, la mort. Il ne s'agissait plus du knout, tombé en désuétude vers la fin du XVIII^e siècle, mais du passage par les baguettes, méthode empruntée à l'armée prussienne avec le nom qui la désigne *(Spiessruthen)* : quatre mille coups, même administrés en deux fois, tuaient souvent le patient, comme le rapporte Dostoïevski (2^e partie, chap. III). Les verges, qui punissaient sur-le-champ des infractions plus ou moins graves, tuaient à partir de cinq cents coups. Certes, l'écrivain, on en est à peu près sûr, n'eut pas à subir de châtiments corporels de ce genre : mais il décrit avec une horreur fascinée les suites des exécutions, air hébété, yeux fiévreux, dos striés de marques violettes, il imagine aussi « l'état d'âme de ceux qui partaient au supplice » et leur « terreur purement physique, aiguë, involontaire, inconsciente »; ailleurs il note : « La minute qui précède le châtiment est horriblement pénible. » Le lecteur de *L'Idiot* se rappelle le long passage autobiographique consacré aux

4. Une expérience comparable à celle de Dostoïevski, mais dans une distillerie, est celle de Rufin PIOTROWSKI, *Souvenirs d'un Sibérien*, dans *Revue des Deux Mondes*, 15 avril, 1^er^ et 15 mai 1862, puis Hachette, 1870.

dernières impressions du condamné à mort[5]. Ainsi, l'imagination du narrateur renforce constamment l'effet du châtiment enregistré par les yeux du témoin. L'autorité chargée de la répression tenait là un excellent instrument de terreur dont elle se servait délibérément, comme l'avaient bien compris et noté Custine et Michelet[6].

Un autre moyen très efficace de briser les esprits trop actifs, lié du reste au précédent, était de les plonger au milieu des criminels endurcis, auteurs de forfaits atroces. Le pouvoir jouait la plus sûre de ses cartes à l'égard des détenus « politiques », presque toujours de condition noble au moins jusqu'à l'époque de Dostoïevski, en les privant de leur noblesse, ce qui les exposait aux châtiments corporels, et en les mêlant pendant des années aux criminels ordinaires, le plus souvent paysans ou simples soldats. Dostoïevski a souffert doublement au milieu de la société du bagne : d'abord de ce « communisme imposé » qui « inspire la haine des hommes » lorsqu'on est obligé de vivre des années au milieu d'une foule sans possibilité d'isolement, ne fût-ce que pendant une heure. En outre, le romancier des *Pauvres Gens* a ressenti avec surprise et douleur qu'il était exclu par les bagnards de leur société, en tant que représentant d'une classe supérieure, en tant que *barine*. L'intellectuel humilié par sa maladresse aux travaux manuels, méprisé pour ses questions indiscrètes sur le passé des bagnards, mais aussi à cause de son appartenance à la classe noble, tel apparaît Dostoïevski à travers les *Récits*, la correspondance, et aussi d'autres témoignages. Le 22 février 1854, à peine sorti de la forteresse, il écrivait à son frère Michel : « J'ai fait connaissance avec le peuple des bagnards déjà à Tobolsk, et ici à Omsk il a fallu m'arranger pour vivre avec eux quatre ans [...]. La haine qu'ils portent aux nobles passe toutes les bornes, aussi nous ont-ils accueillis, nous les nobles, avec hostilité, en montrant une joie méchante de notre malheur. Ils nous auraient mangés si on le leur avait permis. Et puis, imagine quelle défense on avait quand il fallait vivre, boire et manger, dormir avec ces gens pendant des années, et qu'il était même impossible de se plaindre de leurs vexations aussi nom-

5. Voir une autre évocation dans *Journal d'un écrivain*, 1873, pp. 201-202.

6. Voir Michel CADOT, *La Russie dans la vie intellectuelle française*, Paris, Fayard, 1967, p. 186 et 306-313.

breuses que variées. » Sans doute l'écho de cette hostilité passe-t-il dans les *Récits*, mais sous une forme plus indirecte, et le lecteur y attache d'autant moins d'importance que plusieurs passages apportent la preuve d'une communication précieuse entre tel ou tel détenu et le narrateur. Dostoïevski lui-même n'a du reste pas toujours facilité les rapports avec ses compagnons, s'il faut en croire l'un d'eux, un Polonais cité dans les *Récits*, Simon Tokarzewski : selon lui, l'écrivain ne pouvait aborder un Polonais sans répéter « je suis noble », « nous, les nobles », etc. En outre, dans les discussions, il devenait vite insupportable : « Infatué et brutal, il nous poussait dans une position telle que non seulement nous renoncions à poursuivre toute discussion avec lui, mais que nous ne voulions même plus le connaître du tout [7]. » Certes, Tokarzewski ne cache pas son ressentiment à l'égard de Dostoïevski en raison de son attitude déjà slavophile et anti-polonaise, mais Dostoïevski lui-même avouait à N. D. Fonvizina : « Il y avait des moments où je haïssais tous ceux que je rencontrais, les innocents comme les coupables, et je les regardais comme des voleurs qui avaient dérobé ma vie sans en recevoir le châtiment. La plus grande misère vous atteint quand vous devenez vous-même injuste, méchant, haineux; vous êtes conscient de tout cela, vous vous en faites reproche, et vous continuez [8]... »

Faut-il conclure à partir de ceś différents éléments que le séjour forcé de Dostoïevski en Sibérie s'est traduit par une interruption de dix ans dans son travail de création littéraire, sans enrichissement aucun pour son esprit ? La vérité est heureusement toute différente. L'écrivain lui-même le reconnaissait dans cette lettre capitale du 22 février 1854 : « Les gens sont partout des gens. Et au bagne, parmi les brigands, j'ai fini en quatre ans par distinguer les gens. Le croiras-tu : il y a des caractères profonds, forts, beaux, et quel réconfort de trouver l'or sous la rude écorce... » Les *Récits* fournissent le témoignage de cette attention inlassable que Dostoïevski savait

7. Texte polonais paru en 1918 et traduit en anglais dans W. LEDNICKI, *Russia, Poland and the West*, London, 1954, pp. 274-276. P. PASCAL dans son introduction, p. XLVI, juge absurde l'allégation de Tokarzewski sur la morgue nobiliaire de Dostoïevski. Cependant, GORIANTCHIKOV dans les *Souvenirs* fait constamment sonner sa qualité de noble : s'agit-il seulement d'éviter le mot « politique » à cause de la censure ?

8. DOSTOÏEVSKI, *Pis'ma*, 1928, t. I, p. 143.

apporter dans ses relations avec les détenus qui l'intéressaient : origine, histoire, langage, comportement, tout en eux retenait l'artiste. Plus ou moins consciemment, il constituait dans son esprit une série de portraits qui devaient trouver une place de choix dans les *Récits* et même, nous le verrons, dans l'ensemble de l'œuvre romanesque ultérieure.

Il est en revanche plus malaisé de discerner l'évolution que Dostoïevski a connue au bagne en matière idéologique et religieuse. La critique soviétique, après avoir observé un silence presque total sur l'écrivain de 1929 à 1959, en raison de ses positions considérées comme irrémédiablement réactionnaires, a nuancé ses jugements. Déjà en 1959, V. Ia. Kirpotine [9] faisait ressortir la continuité entre la sympathie pour les humbles et les modestes, exprimée dans toute l'œuvre de Dostoïevski depuis *Les Pauvres Gens* jusqu'au bagne, et l'attitude de l'écrivain vis-à-vis des criminels qu'il a côtoyés. Certes, l'homme n'est pas aussi bon par nature que les utopistes des années 30 et 40 le déclaraient, l'homme est bon ou mauvais selon ce que les circonstances font de lui. Dostoïevski va loin dans ce sens, lorsqu'il déclare par exemple à propos des bourreaux : « Les instincts bestiaux sont en germe dans presque tous nos contemporains, mais ils ne se développent pas uniformément dans chaque individu. » Il a révisé son humanisme un peu sentimental en élargissant son univers : les jeunes rêveurs schilleriens, les fonctionnaires pathétiques à la Gogol, les femmes opprimées et sans défense vont bientôt affronter les cyniques, les cruels, les monstres, ceux que Dostoïevski appelle « les rapaces [10] », et dont il a connu tant de spécimens exceptionnels au bagne. Sa réflexion ne cessera plus de tourner autour de la question du crime et du criminel : étant donné que nous avons tous un penchant naturel au crime, à la violence, aussi bien qu'à la bonté et à la paix, qu'est-ce qui fait de celui-ci un monstre, où est le frein qui empêche celui-là d'en devenir un ? Une curieuse réponse « politique » est donnée p. 297 : « L'homme et le citoyen sont tués à jamais chez le tyran; et le retour à la

9. V. Ia. KIRPOTIN « Zapiski iz Mertvogo doma » dans *Tvorčestvo F. M. Dostoevskogo*, Moscou, 1959, p. 114.

10. Voir la définition « prométhéenne » des « rapaces » dans les Carnets de *Crime et Châtiment*, citée par J. CATTEAU, *La Création littéraire chez Dostoïevski*, Paris, 1979, p. 75, à compléter par les Carnets de l'*Adolescent*, Catteau, *ibid.*, pp. 357-62.

dignité humaine, le repentir, la renaissance lui deviennent presque impossibles. » Les premiers mots laissent percevoir une note schillérienne *(in tyrannos)* [11] familière chez Dostoïevski; la deuxième partie de la phrase pose aussi le problème en termes chrétiens. Pierre Pascal a montré qu'on ne devait pas établir chez Dostoïevski de coupure radicale en matière religieuse avant et après la Sibérie [12]; de récentes études comme celle de Franck Bowman [13] ont montré l'interpénétration intime du christianisme et du socialisme en France à l'époque romantique : or Dostoïevski, nourri de lectures françaises, admira jusqu'à la fin de sa vie George Sand pour avoir réalisé l'union de ces deux inspirations [14].

A Tobolsk, avant même d'arriver au bagne, Dostoïevski reçut un Evangile, seule lecture autorisée, que lui donnèrent trois femmes de déportés décembristes, Mmes Mouraviova, Fonvizina et Annenkova [15]. On sait la place que l'écrivain donne à ce livre dans *Crime et Châtiment*, notamment dans l'épisode sibérien, lors de la déportation de Raskolnikov. Peut-on considérer que Dostoïevski lui-même a trouvé dans son propre exemplaire de l'Evangile, non seulement une consolation à l'époque du bagne, mais le point de départ d'une évolution toute nouvelle dans sa pensée ? On est tenté de le croire en lisant le célèbre passage de la lettre à N. D. Fonvizina datée d'Omsk, février 1854, relatif à la foi et au Christ [16]. De son côté A. E. Vranguel montre clairement les particularités de la dévotion chez l'écrivain à Sémipalatinsk : « Nous parlions peu de religion avec Dostoïevski. Il était plutôt pieux, mais il allait rarement à l'église et n'aimait pas les popes, surtout sibériens. Il parlait du Christ avec enthousiasme [17]. »

On a rencontré plus haut les mots de « repentir », « renaissance »; « résurrection » est presque le dernier mot des *Récits de la maison des morts*. Rien ne permet cependant d'y voir plus qu'une image particulièrement frappante, en

11. Epigraphe de la seconde édition des *Brigands* de SCHILLER.
12. P. PASCAL, *Dostoïevski*, Paris-Bruges, Desclée de Brouwer, 1969 (coll. Les Ecrivains devant Dieu.)
13. F. P. BOWMAN, *Le Christ romantique*, Genève, Droz, 1973.
14. DOSTOÏEVSKI, *Journal d'un écrivain*, juin 1876, p. 573.
15. Episode rapporté par DOSTOÏEVSKI, *Journal d'un écrivain*, 1873, p. 13.
16. Citée dans tous les ouvrages relatifs à DOSTOÏEVSKI. *Pis'ma*, I, p. 142.
17. Cité par KIRPOTIN, p. 108.

liaison sémantique avec le titre du livre. Aucune trace de mystique : le thème de Lazare, si bien mis en relief dans *Crime et Châtiment*, est inconnu des *Récits*. Quant au nom du Christ, en dehors d'expressions consacrées ou d'invocations fortuites, il apparaît dans trois contextes significatifs : lors de la lecture faite par le narrateur et le jeune Aleï du *Sermon sur la Montagne*, où il se révèle que le jeune musulman accorde une place éminente au prophète *Issa*, une seconde fois à propos de la violence exercée par le tortionnaire « sur le corps de son frère selon la loi du Christ », et enfin dans le récit des dévotions accomplies par le narrateur dans la semaine qui précède Pâques, lorsque le prêtre évoque la prière du larron à Jésus sur la croix. Dans ces conditions, il est vain de souligner, comme le fait V. Ia. Kirpotine, que Noël, objet d'un chapitre entier, n'est pas envisagé pour sa signification religieuse. En revanche, ce critique a raison d'observer que la fameuse « religion de la souffrance », du reste moins omniprésente dans l'œuvre de Dostoïevski qu'on ne le croirait à lire Vogüé, est absente des *Récits de la Maison des Morts*. La patience dont font preuve les détenus à l'occasion des châtiments corporels, et que le narrateur apprend à pratiquer au fil des années, est de l'ordre du stoïcisme ou de la sagesse, non de l'expiation rédemptrice : Goriantchikov-Dostoïevski n'est pas (encore) Raskolnikov. Alors que dans les *Récits*, l'écrivain insiste sur l'absence complète de remords chez les criminels du bagne, quelques années plus tard, annonçant son futur roman *Crime et Châtiment* à l'éditeur Katkov [18], il dit au contraire : « Le châtiment juridique infligé pour le crime effraie beaucoup moins le criminel que ne le pensent les législateurs, ne serait-ce que parce que *lui-même l'exige moralement*. J'ai vu cela même chez les gens les plus frustes. » Cette apparente contradiction tendrait à confirmer que l'évolution décisive de la pensée de Dostoïevski ne s'est pas produite au bagne, ni dans les années qui ont suivi, mais bien plus tard, vers 1863 : l'œuvre de rupture serait bien les *Notes du souterrain*.

Il est temps de se rappeler que les *Récits de la maison des morts* sont une œuvre littéraire, qu'ils ne sont ni une confession, ni un essai sociologique sur le système pénitentiaire tsariste. Le titre indique exactement le genre de l'ouvrage, mais le terme de *zapiski* n'a pas de correspon-

18. *Album Dostoïevski*, Paris, 1975, p. 219.

dant exact en français et les traducteurs hésitent entre *Souvenirs, Mémoires, Récits, Carnets, Notes.* Il s'applique depuis Pouchkine dans la littérature russe à une réunion de textes attribués à un même narrateur, constitués d'épisodes non reliés par une intrigue unique, mais présentant en revanche une forte unité de ton et de thème. Le *Journal d'un fou* de Gogol, les *Récits d'un chasseur* de Tourguéniev, les *Notes du souterrain* de Dostoïevski sont des *zapiski*, comme les *Récits de la maison des morts.* Autre difficulté : le titre russe ne signifie pas exactement « maison des morts », mais « maison morte ». Sans doute la dernière ligne du livre évoque-t-elle la « résurrection d'entre les morts »; mais le premier chapitre porte bien le titre de « La maison morte », et l'auteur insiste dès la première page : « une maison morte-vive ». Peut-être faut-il voir là, outre la réminiscence évidente des « âmes mortes » de Gogol, une allusion plus précise à la « maison de détresse » *(oubogii dom)* de Moscou, qui était en réalité, indique D. Arban [19], un cimetière peuplé de suicidés, de pauvres hères, de criminels, tout proche de l'hôpital Marie (appelé aussi « hôpital des pauvres »), dans le quartier de la Maison-Dieu *(Bojédomka)*, où exerçait le père de Dostoïevski. Cette hypothèse pourrait trouver confirmation dans le rapprochement effectué par Bernadette Morand entre les conversations souvent brutales ou émaillées d'injures que les détenus tiennent au bagne, et celles que les morts ont entre eux au *cimetière* dans l'extraordinaire nouvelle *Bobok* (1873) [20]. Dans les *Récits*, le terme de « maison » s'applique par métonymie à toutes la forteresse d'Omsk, hôpital y compris, retranchée de la liberté par une porte cochère et une longue palissade, dont les détenus comptent les pieux en les assimilant à leurs jours de captivité. Si la « maison », avec son espace et ses détenus captifs, est qualifiée de « morte », le « monde lumineux

19. D. ARBAN, *Les Années d'apprentissage de Fiodor Dostoïevski*, Paris, 1968, p. 11. L'étymologie proposée pour *oubogii* est erronée. Voir dans le dictionnaire de V. Dal', t. IV (1882), l'article *oubogii dom :* « ... fosse commune; morgue où autrefois on apportait les corps des voyageurs qui avaient péri, des noyés, des assassinés en chemin ». On appelait aussi la morgue *oupokojnyj dom*, expression très proche pour le sens du *mertvyj dom* de Dostoïevski.

20. B. MORAND, « La Maison des morts », dans *Europe*, octobre 1971, nº 510 (Dostoïevski) pp. 90-92. Contrairement à ce qu'indique B. MORAND, *Bobok* a été traduit par F. ROSENBERG dans *L'Ermitage*, juillet et août 1899, pp. 58-68, 131-147.

de la liberté », perçu comme une sorte de mirage lointain, est rejeté à l'horizon du livre jusqu'aux dernières lignes : « la liberté, une vie nouvelle, la résurrection d'entre les morts... »

Si le genre et le titre de l'ouvrage ont posé de nombreux problèmes à la critique, il en va de même pour le procédé narratif. Le 9 octobre 1859, Dostoïevski écrivait à son frère : « Ma personnalité disparaîtra. Ce sont les mémoires d'un inconnu. » On a souvent dit que l'invention du narrateur, Alexandre Pétrovitch Goriantchikov, était une précaution à l'égard de la censure. Cette hypothèse paraît étayée par le fait que Dostoïevski se garde bien de transformer ce narrateur-témoin en un condamné politique à son image, envoyé au bagne pour quatre ans : Goriantchikov a été condamné à dix ans pour avoir tué sa femme. Vis-à-vis de l'opinion publique russe et occidentale, un tel narrateur était, aux yeux des censeurs, plus acceptable qu'un déporté politique, espèce dont les différents pouvoirs tendent volontiers à nier l'existence. Quoi qu'il en soit, le procédé du « narrateur inconnu » est extrêmement courant chez Dostoïevski : *Un honnête voleur, notes d'un inconnu* (1848); *Un arbre de Noël et un mariage, notes d'un anonyme* (1848), *Un petit héros, extraits de Mémoires anonymes* (1849), *Stépantchikovo et ses habitants, mémoires d'un anonyme* (1859), etc. Très vite, dans le cas de la *Maison des morts*, passé l'avant-propos, le lecteur oublie Goriantchikov, et l'auteur se borne à réaffirmer son existence de temps à autre, en oubliant parfois qu'il ne s'agit pas d'un « politique ». Le passage le plus curieux à cet égard est au début du chapitre VII de la 2e partie, où Dostoïevski se manifeste comme « l'éditeur » des *Récits*, qui dit « nous » par opposition au prétendu auteur Goriantchikov, à qui le « je » est réservé.

Plus que sur l'originalité de la technique narrative, Dostoïevski comptait sur la variété de son livre pour en assurer le succès. « Il y aura là-dedans du sérieux, du sombre, de l'humoristique, de la conversation populaire avec un coloris bagnard spécial (je t'ai lu quelques-unes des expressions consignées par moi *sur place*), et la description de personnalités *inouïes* en littérature; du touchant aussi... Je suis convaincu que le public lira ça avec avidité », écrivait-il à son frère le 9 octobre 1859. Cette bigarrure du style est en effet particulièrement frappante dans les *Récits de la Maison des Morts*. L'élément humoristique contraste vivement avec l'ambiance générale du

livre : ainsi le tableau infernal des bains est-il encadré de deux évocations burlesques, celles de l'ex-bijoutier juif Isaïe Fomitch, aussi intrépide dans ses exigences d'usurier que dans sa résistance à l'eau bouillante de l'étuve. Le carnet sibérien a permis à Dostoïevski d'émailler ses dialogues entre bagnards d'expressions truculentes, souvent comiques, malheureusement très difficiles à traduire dans une autre langue. Le « sérieux » dont parle Dostoïevski se remarque au contraire dans les explications qu'il prête au narrateur, dont la langue est toujours correcte, voire un peu compassée. L'avant-propos souligne une autre différence entre les *scènes* de la *Maison des morts*, et les *fragments* « jetés sur le papier convulsivement comme sous une contrainte ». Une note émotive se fait jour en effet par endroits : ainsi dans les premières impressions du bagne, l'ensemble de la condition pénitentiaire saute littéralement à la figure du narrateur-témoin, dont le discours haché traduit à la fois l'intense surprise du moment et les graves réflexions rétrospectives : « Jusque-là (l'heure du sommeil général), bruit, vacarme, rire, injures, cliquetis de chaînes, buée et suie, têtes rasées, visages marqués, habits en haillons, tout respirait l'outrage et le déshonneur... oui, l'homme est un être vivace ! » Ce qui paraît le plus dur au narrateur : « Au travail toujours sous escorte, à la prison avec deux cents camarades et pas une fois, pas une fois, — seul ! Et pourtant, à cela encore il a bien fallu m'habituer ! » Deux autres moments relativement lyriques se situent au chapitre V de la 2e partie, « la belle saison », où le détenu ressent particulièrement la tristesse de sa condition, et au dernier chapitre, « La sortie du bagne », lorsque le narrateur évoque ses derniers moments à la forteresse et ses réflexions sur le sens de l'expérience qu'il a vécue.

La composition des *Récits* mérite également une attention particulière. Si la première partie est entièrement consacrée au bagne proprement dit, la deuxième commence par trois chapitres relatifs à l'hôpital du bagne, qui constituent une détente pour le lecteur. Or ces séjours à l'hôpital ont joué un rôle important au cours de la détention de Dostoïevski à Omsk. La critique moderne a pu établir, en confrontant divers témoignages, notamment ceux des médecins militaires qui virent l'écrivain au bagne, qu'il a subi de graves crises d'épilepsie, vraisemblablement dès la première année, soit en 1850. Le médecin-chef I. I. Troïtzki le soigna avec beaucoup de

dévouement, lui fournit aussi du papier et un crayon; à l'hôpital encore, Dostoïevski put lire les *Papiers posthumes du Pickwick's Club* de Dickens [21]. Utile diversion pour un intellectuel à la *katorga!* Faute de pouvoir réellement écrire, Dostoïevski pouvait au moins rêver. Dans la lettre à son frère du 9 octobre 1859, il l'entretient de son projet de roman *Une confession*, qu'il n'écrira jamais, mais dont les projets alimentent plusieurs des grands romans ultérieurs : « J'y ai mis tout mon sang et tout mon cœur. Je l'ai conçu au bagne, couché sur mon bât-flanc, aux heures de tristesse et de déréliction. » Ainsi l'écrivain observait le monde étrange qui l'entourait, notait par écrit les tournures pittoresques, enregistrait les scènes, les types, les comportements qui constituent la matière des *Récits de la maison des morts* — mais en même temps il reliait ces impressions quotidiennes à toute son expérience antérieure, dans la perspective d'un roman plus vaste que tout ce qu'il avait écrit jusque-là.

C'est pourquoi les *Récits de la maison des morts* occupent une place à part dans l'œuvre de Dostoïevski, à la fois comme œuvre d'art achevée et sans analogue dans le reste de sa création, et comme réservoir de types humains pour l'œuvre future. Plusieurs commentateurs ont fait ressortir le dessein fondamental du livre. Le vicomte E.-M. de Vogüé affirmait que les *Récits* étaient pour la déportation ce que les *Récits d'un chasseur* de Tourguéniev avaient été pour le servage, « le coup de tocsin qui a précipité la réforme [22] ». La critique soviétique T. S. Karlova attribue aussi à l'ouvrage de Dostoïevski une portée plus large que la description pathétique d'un lieu lugubre : la liberté signifie la vie pour l'homme, l'en priver revient à lui refuser la vie [23]. Les commentateurs de l'édition de l'Académie des Sciences insistent sur l' « humanisme » de Dostoïevski, source principale d'inspiration des *Récits de la maison des morts* [24]. La composition reflète en effet cette primauté de l'homme à travers l'ouvrage : chaque chapitre fait naître de nouvelles questions sur les conséquences (non sur les causes)

21. J. CATTEAU, *op. cit.*, pp. 145-146. Pour Pickwick, p. 69, note.
22. E.-M. de VOGÜÉ, *Le Roman russe*, Paris, 1886, p. 237.
23. T. S. KARLOVA, « O strukturnom značenii obraza Mertvogo Doma », dans *Dostoevskij. Materialy i issledovanija*, I, Leningrad 1974, pp. 136-137.
24. DOSTOÏEVSKI, *Polnoe sobranie sočinenij v 30 tomakh*, Leningrad, t. 4, pp. 291-294.

de la détention d'êtres humains dans les conditions du bagne. C'est le dévoilement progressif de la vie des détenus qui crée l'unité du livre. Dostoïevski rend sensible au lecteur les aspects les plus spectaculaires du bagne dans des « scènes » collectives spécialement étudiées, par exemple l'étuve (I, 9), Noël (I, 10), le spectacle monté par les bagnards (I, 11), la visite de l'inspecteur (II, 5), la réclamation (II, 7), l'évasion manquée (II, 8). Souvent au cours de ces scènes, et pour les rendre plus vivantes, l'écrivain développe des dialogues entre déportés où le narrateur s'efface : on reconnaît ici l'amorce de certains des procédés les plus spécifiques de la technique romanesque de Dostoïevski, à savoir le goût des « scènes-conclaves » où l'ensemble des personnages se trouve rassemblé dans l'attente de quelque événement surprenant ou scandaleux [25], et d'autre part la tendance à « dramatiser » le roman par l'insertion de dialogues fréquents et étendus [26]. Le reste du livre est constitué soit par des réflexions du narrateur sur son sort particulier et sur les problèmes généraux de la détention, soit — et c'est la part la plus considérable du point de vue quantitatif — par des portraits de détenus.

Pourquoi tant de portraits et d'anecdotes relatives à des individus ? Une bonne cinquantaine, dont environ trente-cinq sont désignés soit par leurs noms, soit par des initiales (en particulier les Polonais). Sur ce nombre, la plupart, au moins quarante, représentent des détenus russes de condition populaire. L'explication de ce phénomène, c'est le narrateur lui-même qui la donne, c'est-à-dire, comme si souvent dans ce livre, Dostoïevski par son intermédiaire : « C'était mon premier vrai contact avec le peuple. J'étais devenu moi-même tout à coup aussi « peuple », aussi « bagnard » qu'eux tous. Leurs habitudes, leurs façons de voir, leurs opinions, leurs coutumes, devenaient pour ainsi dire miennes, pour la forme au moins et de par la loi, même si je ne les partageais pas en réalité. » Cette espèce d'assimilation forcée, accompagnée d'une distanciation mentale, caractérise évidemment mieux l'écrivain Dostoïevski que l'ancien propriétaire foncier Goriantchikov, si instruit qu'il ait pu être. En réalité le mélange de répulsion et d'attirance fascinée

25. L'expression est chez Dostoïevski, Carnets de *Crime et Châtiment*, Bibl. de la Pléiade, p. 884.

26. Voir sur ces questions M. BAKHTINE, *Problèmes de la poétique de Dostoïevski*, Paris, 1970.

dont fait preuve le narrateur envers ses compagnons pris en bloc doit se nuancer considérablement dans le détail : l'arc-en-ciel affectif va de l'amitié chaleureuse, passionnée même pour le jeune Aleï, Tatar du Daghestan, jusqu'à l'aversion absolue envers cet A...v (Aristov) dont nous reparlerons. Entre ces extrêmes, le narrateur exprime toutes les gradations de sympathie ou de curiosité vis-à-vis des individualités qu'il dessine d'un trait toujours net, mais avec une précision très variable : certains personnages sont croqués en quelques lignes, d'autres sont décrits en deux ou trois grandes pages.

On peut affirmer sans exagération que les « personnalités inouïes en littérature » que Dostoïevski a rencontrées au bagne et dépeintes dans les *Récits de la maison des morts* ont enrichi ses possibilités de romancier de telle sorte qu'on éprouve l'impression d'un renouvellement complet entre les deux grandes périodes de sa création, avant et après la Sibérie. Le Mal fait son entrée dans un univers jusque-là un peu fade, à peine relevé de quelques traits de noirceur empruntés à Gogol, à Hoffmann ou à Eugène Sue. Les vrais monstres dostoïevskiens sont là, et avec eux bien d'autres figures inoubliables. On sait par exemple grâce aux Carnets de *Crime et Châtiment* que le prototype de Svidrigaïlov était cet Aristov dont le portrait détaillé figure au chapitre 5 de la 1re partie. « J'affirme n'avoir jamais vu chute morale plus complète, corruption plus décidée, bassesse plus cynique »; plus loin, Aristov est appelé un « Quasimodo moral [27]. » Donné comme rusé, intelligent, possédant « une certaine beauté, un peu d'instruction, des capacités », le personnage est présenté aussi comme un vil dénonciateur et un être « avide des plaisirs les plus bestiaux ». Le narrateur lui prête une liaison avec Fedka, l'ordonnance du major, à qui il confie ses dénonciations. Le Svidrigaïlov du roman évolue beaucoup à partir de ce modèle : du lâche jouisseur de Sibérie, Dostoïevski fait une sorte de Vautrin russe qui prend Raskolnikov sous sa protection; capable de crimes (meurtres, viols), il fait surtout preuve d'un cynisme froid qui contraste avec la passion fiévreuse de Raskolnikov; enfin la mort du personnage, admirablement orchestrée par le romancier, achève de lui conférer une grandeur tout à fait

27. Dostoïevski publia un avant-propos à la traduction de *Notre-Dame de Paris* de V. Hugo dans sa revue *Le Temps* (septembre 1862).

absente de l'A...v des *Récits* et probablement de l'Aristov véritable.

Koulikov, de son vrai nom Koulichov, le bagnard avec lequel Aristov essaie de s'évader, est dépeint comme « un fat, mais doué d'une réelle énergie », à l'esprit rapide et aux manières d'une aisance parfaite, « un Vautrin d'office » comme l'appelle J. Catteau [28]. On le retrouve comme compagnon du jeune héros de la *Vie d'un grand pécheur* sous le nom du valet Ossip, tandis que dans *Les Démons* il sera réincarné sous les traits de Fedka le bagnard. Quant à Orlov, le soldat évadé que tuent Koulikov et son compagnon, il est dans les *Récits* une « célébrité du crime », un caractère inflexible doué d'une force de volonté extraordinaire, qui avait « l'orgueil et la conscience de cette force », et que le narrateur passa une semaine à étudier, tant cet homme lui semblait hors du commun. Le critique polonais W. Lednicki fait ressortir justement le dualisme qui oppose chez Dostoïevski l'homme intelligent et l'homme déterminé [29]. Le narrateur de la *Maison des morts* est humilié et impressionné à la fois par les figures de bandits résolus comme Luc, Pétrov ou Orlov : s'il blâme leurs crimes, il admire leurs caractères, et regrette que tant d'énergie soit condamnée à se perdre sans profit derrière les murs d'une forteresse. Dostoïevski incarne cette opposition de la pensée et de l'énergie à travers plusieurs couples de personnages, Raskolnikov/Svidrigaïlov, Mychkine/Rogojine, Stavroguine/Verkhovenski, Ivan/Dmitri, etc. Certains commentateurs ont dénoncé les dangers de ce culte de l'énergie en tant que telle : Léon Chestov rapprochait la pensée de Dostoïevski de celle de Nietzsche [30] et voyait dans le goût prononcé de l'écrivain russe pour les figures de criminels un dangereux symptôme d'immoralité. Sans aller aussi loin, on doit bien remarquer la violence du contraste entre les « humiliés et offensés » et les « rapaces », dont Dostoïevski tire les effets littéraires que l'on sait. Quant aux ravages exercés par l'excès de conscience sur les possibilités d'action, nul ne les a mieux illustrés que le héros du *Souterrain*, qui semble amplifier à l'extrême les humiliations ressenties par le narrateur de la *Maison des morts* en face de tous ces hommes « déterminés ». W. Lednicki

28. J. CATTEAU, *op. cit.*, p. 307.
29. W. LEDNICKI, *op. cit.*, pp. 223-228.
30. L. CHESTOV, *La Philosophie de la tragédie. Dostoïevski et Nietzsche*, Paris, 1926 (ouvrage paru en russe en 1903).

prétend même que tous les « supermen » de Dostoïevski sont les bizarres enfants de deux pères, le héros du *Souterrain* et l'Orlov de la *Maison des morts* [31].

Il faut cependant observer que d'autres types de personnages ont trouvé place au milieu de ces dangereux et séduisants « rapaces » : un serviteur modeste et dévoué comme Souchilov, un détenu simple et paisible comme Sirotkine, la figure émouvante et belle du vieux-croyant persécuté pour sa foi, et surtout cet Aleï, le jeune Tatar du Daghestan, dont la pureté de cœur semble se retrouver bien plus tard chez le prince Mychkine de *L'Idiot* et surtout chez l'Aliocha des *Frères Karamazov*. Même le dévouement féminin trouve à s'incarner dans la mystérieuse veuve Natalia Ivanovna (chap. VI, 1re partie).

Plus ambigu assurément, plus riche aussi de potentialités romanesques au sens traditionnel du terme, le premier détenu dont le narrateur raconte longuement l'histoire, ce noble condamné pour parricide, nommé Iliinski, et dont on apprend bien plus tard (2e partie, chap. VII) qu'il était innocent. Les Carnets des *Frères Karamazov* établissent clairement que ce personnage, présenté par les rumeurs de la ville comme un débauché criblé de dettes, et par le narrateur lui-même comme « léger, étourdi, inconsidéré », a servi de modèle à Dmitri Karamazov, l'une des plus fortes créations dostoïevskiennes. Le véritable D. N. Iliinski, sous-lieutenant à Tobolsk, condamné pour parricide, resta effectivement au moins dix ans à Omsk; on ne sait rien de plus, relativement à son innocence si tardivement reconnue, que l'écho dont Dostoïevski fut informé grâce aux amis haut placés qu'il comptait en Sibérie à l'époque où il rédigeait ses *Récits* [32].

Il paraît donc erroné de tirer ce livre dans le sens d'un élitisme amoral. Les valeurs que Dostoïevski défend dans ces *Récits* sont encore celles de l'humanisme chrétien

31. W. LEDNICKI, *op. cit.*, pp. 239-240. Autre virtualité d'Orlov : « un révolutionnaire en puissance » selon V. B. Chklovski, *Za i protiv*, Moscou, 1957, p. 111. Revenant encore en 1875-1876 sur le personnage, Dostoïevski écrivait : « La privation de liberté est la plus terrible torture, que presque aucun homme ne peut supporter. J'ai vu cela (Orlov), ils ne craignent ni le fouet ni les verges. Seule la privation de liberté est terrible. C'est sur ce principe que le système des punitions doit être fondé, et non sur le principe des tortures. » *The Unpublished Dostoievsky. Diaries and notebooks 1860-1881*, Ann Arbor, 1975 (ed. Belknap), t. II, p. 90.

32. L'affaire Iliinski est résumée dans l'édition de l'Académie des Sciences, pp. 284-285.

associé aux lumières du socialisme. La thèse profonde est que nul n'a le droit de juger un homme à jamais incorrigible : le plus abject peut tout à coup révéler une qualité d'âme insoupçonnée. Mais cette fraternité fondamentale demeure un idéal : le bagne n'abolit pas les classes. Au contraire, quelque effort que fasse l'homme cultivé, il reste toujours un étranger pour l'homme du peuple, qui le hait, le méprise, le tient à l'écart. Dostoïevski se montre donc ici à la fois universaliste par ses convictions chrétiennes, et conscient du fossé existentiel infranchissable entre classes séparées par la naissance et la culture. Comme d'autre part le peuple recèle, même chez les plus grands criminels ou les êtres les plus misérables, ces virtualités de richesse spirituelle, de bonté ou d'énergie, une société ne doit jamais réduire des hommes au désespoir : « personne n'a le droit de changer en cadavre un homme vivant ». Un forçat reste un homme : à quoi bon des brimades superflues, les menaces et les provocations perpétuelles du major ou l'interdiction d'user des cabinets la nuit à l'hôpital, et à plus forte raison ces fers qui n'ont jamais empêché un détenu de s'évader ?

Quel fut l'accueil réservé à une œuvre aussi déconcertante à bien des égards, qui obligeait le public à jeter les yeux sur des réalités terribles ou sordides, parfois burlesques ou absurdes, en tout cas bien éloignées du champ exploité par la littérature traditionnelle ? Plus tard, Dostoïevski rapprocha son livre sibérien d'un récit en apparence tout différent, *Un joueur :* « Si la *Maison des morts* a attiré l'attention du public comme représentation des bagnards, que personne encore avant la *Maison des morts* n'avait représentés concrètement, ce récit [*Le Joueur*] ne pourra manquer d'attirer l'attention comme représentation concrète et extrêmement détaillée du jeu de la roulette [...]. C'est tout de même curieux, la *Maison des morts*. Et cela, c'est la description d'un enfer dans son genre, d'un bain de bagnards dans son genre [33]. » Dès 1861, Tourguéniev avait jugé le tableau du bain « simplement dantesque [34] ». A. P. Milioukov appelait Dostoïevski « un nouveau Virgile qui conduit son lecteur dans un enfer non pas fantastique, mais réel [35]. » Certains

33. Lettre datée Rome, 18 septembre 1863, à Strakhov.
34. Lettre de Paris, décembre 1861, à Dostoïevski.
35. Dans un article intitulé « Criminels et malheureux » paru dans

Russes reprochèrent à l'auteur l'absence de considérations politico-sociales, d'autres son sentimentalisme philanthropique. Mais le texte jouit d'une diffusion particulière dans les cercles radicaux de Tchernychevski et de Serno-Soloviévitch en 1862-1863. « Ma *Maison des morts* a fait littéralement fureur et a rétabli ma réputation d'écrivain », déclarait sans exagération Dostoïevski (lettre à A. E. Vranguel, 31 mars 1865). Un peu plus tard, Pissarev publia un grand article intitulé « Les pervertis et les pervertisseurs » où il mettait en parallèle les effets néfastes du bagne et des séminaires russes [36]. Enfin, Tolstoï exprima à plusieurs reprises son intérêt et son admiration pour la *Maison des morts*, qui lui servait de document sur les prisons lorsqu'il composait *Résurrection* [37]. De son côté, Tchékhov mena en 1895 une enquête approfondie sur le bagne de Sakhaline, poursuivant ainsi la tradition inaugurée par Dostoïevski et installant vers la fin du siècle un relais d'attente avant les puissantes peintures du *goulag* par Soljénitsyne.

La première traduction française, intitulée *Souvenirs de la maison des morts* et due à Charles Neyroud, parut en avril 1886, accompagnée d'un avertissement de E.-M. de Vogüé. Dans ce texte, postérieur à l'article sur Dostoïevski de la *Revue des Deux Mondes* (15 janvier 1885), Vogüé citait des extraits des mémoires d'un Polonais, Jastrzembski, relatifs à Dostoïevski au temps de sa déportation. Dans l'article, repris sans changement majeur par *Le Roman russe* (juin 1886), le vicomte appréciait les « incomparables études psychologiques », « la langue populaire qu'emploie volontiers Dostoïevski », et s'attarde sur cet *otchaïanie*, cette impulsion désespérée qui « appelle le châtiment comme une solution », et où il entre souvent « une forte dose d'ascétisme [38] ». Plus tard, André Gide s'intéresse surtout à l'épreuve sibérienne comme à une étape dans la formation de l'écrivain et cite abondamment la correspondance de cette époque.

la revue *La Torche (Svetoč)*, 1861, n° 5, pp. 27-40. Cité dans l'éd. Acad. p. 295.

36. Paru en 1866 dans la revue *Le Rayon (Luč)*. Cité éd. Acad. p. 297.

37. Tolstoï déclarait dans une lettre à Strakhov du 26 septembre 1880 que les *Récits de la maison des morts* étaient « le meilleur livre de toute la nouvelle littérature, Pouchkine inclus ».

38. E.-M. de VOGÜÉ, *Le Roman russe*, Paris, Plon, 1886, pp. 224-239. A propos de ce livre, voir Magnus RÖHL, « *Le Roman russe* » *de Eugène Melchior de Vogüé. Etude préliminaire.* Stockholm, 1976.

Léon Chestov, nous l'avons vu, dans sa *Philosophie de la tragédie*, écrite en russe dès 1903 et traduite en 1926, pose des questions importantes sur les liens de la *Maison des morts* avec le reste de l'œuvre et sur la portée de l'ouvrage. Aucune étude d'ensemble ne parut en France jusqu'à la substantielle introduction de Pierre Pascal en 1961. L'année suivante paraissait dans la revue soviétique *Novy Mir* un texte intitulé *Une journée d'Ivan Denissovitch*, d'un écrivain jusque-là inconnu, A. I. Soljénitsyne. Ce court récit fut traduit en français dès 1963, et le retentissement en fut exceptionnel [39]. Exactement cent ans après les *Récits de la maison des morts* paraissait donc une réplique au livre de Dostoïevski, où l'auteur, avec un apparent détachement, établissait une terrifiante continuité à travers la révolution entre la *katorga* tsariste et le *goulag* soviétique. Plusieurs autres livres de Soljénitsyne vinrent ensuite apporter toute sorte de compléments : mais l'effet de choc initial fut déclenché par l'apparition inattendue de cet Ivan Dénissovitch Choukhov, sorti de son camp du Kazakhstan, et qui était à Soljénitsyne ce que Goriantchikov était à Dostoïevski. L'effet fut si grand que par ricochet la *Maison des morts* retrouva une réelle popularité en France : au moins quatre éditions se succédèrent de 1962 à 1969, dont plusieurs à fort tirage [40].

Si passionnante que soit la rencontre à un siècle de distance de deux romanciers aussi exceptionnels, et dans des conditions en apparence aussi opposées, le lecteur français de 1980 trouvera peut-être encore plus d'intérêt aux réflexions singulièrement actuelles sur le pouvoir et la violence dont Dostoïevski a parsemé ses *Récits de la maison des morts*. Loin de tracer une frontière rassurante entre bourreaux et victimes, il sait trouver la cruauté même chez les « honnêtes gens », il dénonce la tentation de la torture comme un danger perpétuel et universel. Méditons ces lignes de celui qui, dans ce domaine comme en bien d'autres, peut être appelé un prophète : « Celui qui

39. Voir le cahier *Soljénitsyne* de L'Herne, dirigé par G. NIVAT et M. AUCOUTURIER, Paris, 1970; *Alexander Soljenitsyn : an international bibliography*, Ann Arbor, 1973. Le parallèle entre *La Maison des morts* dostoïevskienne et *La journée d'Ivan Denissovitch* proposé par le critique yougoslave Mihajlo Mihajlov a été traduit en anglais en 1965 dans le *Bulletin of The Institute for the study of the USSR*, Munich.

40. Club des éditeurs, 1961. Union générale d'édition, 1962. Livre de Poche, 1966. Club des Classiques, 1968. Cercle du Bibliophile, 1969. Folio, 1977.

a, même une seule fois, exercé un pouvoir illimité sur le corps, le sang, l'âme de son semblable, sur le corps de son frère selon la loi du Christ, celui qui a joui de la faculté d'avilir au suprême degré un autre être fait à l'image de Dieu, celui-là devient incapable de maîtriser ses sensations. La tyrannie est une habitude douée d'extension, elle peut se développer, devenir à la longue une maladie. Je soutiens que le meilleur des hommes peut, grâce à l'habitude, s'endurcir jusqu'à devenir une bête féroce. »

Michel CADOT.

RÉCITS
DE LA MAISON DES MORTS

GF Flammarion

13/11/186317-XI-2013 – Impr. MAURY Imprimeur, 45330 Malesherbes.
N° d'édition L 01EHPN000589.N001 – Janvier 2014 – Printed in France.